GEORGES BERNANOS

NOUS AUTRES FRANÇAIS



GALLIMARD



		·

I



Septembre 1938.

Il y a quelque part dans le monde, je le sais, à l'heure où j'écris ces lignes, un jeune Français qui se demande : « Mon pays vaut-il la peine d'être sauvé ? A quoi bon ? »

Dieu me garde de lui répondre! Car en ce moment même, à des milliers de milles, de l'autre côté de la terre, je me pose la même question. Je me la suis toujours posée. C'est parce que je me la pose que je suis français. Lorsque je ne me la poserai plus, je serai mort. J'aurai bien mérité ce repos.

Il n'y a aucun orgueil à être français, mais beaucoup de peine et de travail, un grand labeur. Quand le soir tombe, la journée faite, le cœur nous manque pour aller danser autour du feu sacré, comme des nègres, en évoquant le Grand Esprit totalitaire, au roulement de mille tambours. La communion avec la force obscure de la Race, que voulez-vous, c'est très joli, mais nous savons trop bien comment finissent ces sortes de messes. Car si les pauvres hommes disposent d'un grand nombre de moyens pour atteindre au paroxysme nerveux, il n'y a qu'une sorte de spasme pour les détendre, rien qu'un, ce n'est pas beaucoup. Tôt ou tard, nous retrouverons ces gens-là couchés dans le sang et la boue, ron-flant pêle-mêle, avec les oriflammes et les guirlandes. Au pis aller, nous préférons nous saouler chacun chez nous, avec du vrai vin.

Il n'y a pas d'orgueil à être français. Nous sommes toujours une chrétienté en marche, nous sommes une chrétienté en travail. L'orgueil est le vice de ceux qui se croient arrivés. Nous ne sommes que trop tentés de douter que nous soyons jamais partis. La vie est à la fois si simple et si compliquée, si facile et si difficile. Tant mieux pour le gaillard de grande imagination et de petit esprit, tant mieux pour les échauffés qui s'en font un dieu et l'adorent. L'eau est trop précieuse et le temps aussi, nous ne nous chargerons pas de les éteindre. Qu'ils fument ensemble vers le ciel indulgent, jusqu'à la prochaine averse! Nous ne voulons connaître que la vie quotidienne et elle nous est aussi familière que les bons arbres de nos champs et les autres animaux domestiques. Elle a été la compagne de notre jeunesse et nous avons fait ensemble nos

folies. Ensemble nous vieillirons côte à côte. Et nous la regarderons en mourant, la vieille Mère pensive, nous prendrons honnêtement sa main, pour tâcher de rester tranquilles jusqu'au bout, afin de ne pas troubler le travail d'autrui. Sa main. pleine des secrets de la terre, sa main pécheresse qui n'en finit pas d'expier, depuis le commencement du monde. C'est cette main dure que le Christ a tenue dans les siennes, c'est au creux de cette paume usée qu'il a béni la peine et la joie des hommes, leur patience, leur espérance, leur faim et leur soif de chaque jour, le pain et le vin. Nous ne rougissons pas d'elle, nous ne demandons pas mieux que de l'honorer. Mais il ne faut pas qu'elle nous en fasse accroire. elle n'en sait guère plus long que nous, elle n'est pas meilleure que nous. Elle a la tête plus dure que la nôtre, elle nous fait paver très cher une expérience de qualité douteuse, dont nous ne tirons qu'un petit profit et qui se gâte en vieillissant, comme le mauvais grain. Si nous prétendions lui donner ce qu'elle exige de gratitude. nous n'en finirions pas, elle se moguerait de nous. Elle est cruelle, orgueilleuse, capable de gaspiller en une heure le travail de cent journées. On nous accuse volontiers d'avarice, mais nous sommes moins avares qu'elle n'est prodigue, sa prodigalité nous écœure. Tant pis pour ceux qui trouvent en cette prodigalité monstrueuse un sujet d'exaltation! Ils la croient pure, alors

qu'elle porte en elle le principe de toutes les souillures. Tant pis pour ceux qui la méprisent! Elle a le secret de toutes les expiations.

Nous ne sommes ni des Allemands, ni des Espagnols, nous ne nous sentons pas plus à l'aise dans la forêt germanique que dans un cimetière castillan brûlé de soleil. d'hommes noirs et tristes, qui sentent le jasmin et le cadavre. Nous aimons mieux être chez nous, dans nos maisons. Chez nous la vie montre son vrai visage, son visage d'aïeule qui rassure nos enfants. Nous la retrouvons à l'aube telle que nous l'avons laissée la veille. Ou'elle aille danser sur la plage, au clair de lune, ou plus loin encore, vers ces villes furieuses, échatantes, qui s'appellent et rugissent entre elles, toute la nuit, comme des bêtes, nous n'en avons pas de souci. Que dire à cette pécheresse, nous, pécheurs? Nous faisons semblant de ne pas voir son regard creux, ses lèvres mordues et le peu de fard qui reste à sa joue. Que nous importe! Il y a du travail assez jusqu'au soir pour racheter les fautes de la nuit. Lorsqu'elle se tait, nous ne troublons pas son silence. Lorsqu'elle parle, nous voulons que ce soit dans notre langage, avec des mots éprouvés, des mots dont nous sommes sûrs, aussi sûrs que de nos outils. Car elle a du miel sous la langue, et tout à coup ce miel devient je ne sais quoi, qui tombe sur nos cœurs comme du feu. Nous ne discuterons pas avec elle. — Pourquoi? Comment? Et après? Voilà les formules qu'il faut, et avant que d'être dans la bouche de nos garçons et de nos filles, elles sont déjà dans leurs yeux clairs. Nous posons ces questions à la vie, non dans l'espoir qu'elle y réponde, mais parce que la dignité de l'homme est de les poser. Dieu lui-même se les pose, Il les pose, et y répond d'un même acte, et c'est ainsi que nous nous imaginons la création.

Les peuples fanatiques, au foie engorgé, nous accusent de nier le mystère. Nous ne nions pas le mystère, nous désirons seulement faire la distinction du mystère et du mystérieux, du vrai mystère et de l'inconnaissable ou de l'indéterminé. Nous croyons que c'est un grand malheur de prétendre s'approcher de Dieu non par désir de la lumière, mais par goût de l'obscur, car la Nuit est touiours plus ou moins complice de la part honteuse de nous-mêmes : après tout, ce sont les vierges folles qui laissent éteindre leur lampes. — Pourquoi? Comment? Et après? Ce sont des mots que la vie ne prononce jamais, nous les prononcons pour cela. Et s'ils sont effrovables dans la bouche d'un sot, c'est qu'ils témoignent effroyablement de l'incompréhensible, de la surnaturelle dignité des sots en face de la vie. Le sot qui délibère et juge peut encore attendrir les Anges, il déraisonne dans la pitié de Dieu, comme un petit enfant se soulage dans ses langes. Au lieu que la brute cynique, en extase, qui ahane

et se travaille pour entrer dans le grand Tout, consterne la terre et le ciel. Car nous croyons, nous autres, nous autres Français, que la vie est faite pour l'homme et non pas l'homme pour la vie.

Il n'y a pas d'orgueil à être français. Nous savons trop ce qui nous reste à faire, que nous ne ferons peut-être jamais, qui n'est même pas commencé. Ou plutôt nous savons que tout est toujours à refaire et toujours à recommencer. Nous avons été élevés par de trop bonnes mères, trop patientes, trop courageuses, si dures à la besognes, si dures et si douces, avec leurs tendres cœurs vaillants, inflexibles. « On n'en a jamais fini! » disaient-elles. C'est bien vrai qu'on n'en a jamais fini. Quand les jours sont trop courts pour le travail de tous les jours, il n'y a pas de quoi être fiers! Pour elles comme pour nous, le mot d'ordre est un mot simple, un mot de la semaine, ce n'est pas un mot du dimanche. Il n'exalte pas l'imagination, ni ne nous apparaît comme un dieu, descendu des cieux sur la terre, qu'on célèbre par des rassemblements et des chansons. Nous sentons ce mot-là dans nos bras, dans nos épaules, ainsi que la fatigue accumulée des ancêtres, leur sainte patience. La mauvaise herbe repousse à mesure, et si l'homme s'arrêtait une fois dans sa tâche, elle recouvrirait tout. Nous ne haïssons pas la mauvaise herbe, nous ne rêvons pas de

l'exterminer. Il nous suffit de la distinguer de la bonne, et c'est un grand plaisir de la regarder avant de prendre la bêche, en crachant dans ses mains. Comme me le disait un jour une vieille paysanne rouée de coups par un compagnon ivrogne et paresseux : « Que voulez-vous, Monsieur, il faut de tout pour faire un monde. » Il faut de tout, même des imbéciles et des paresseux, même des prodigues. Nous regardons ces gens-là dans les yeux, comme des phénomènes et ils nous donnent plutôt envie de travailler. L'ordre n'est pas qu'ils disparaissent, mais que ce qui doit être fait, soit fait, malgré eux. Ils ne représentent, en somme, qu'une faible part, une part presque négligeable des forces hostiles qui détruisent à mesure l'effort de nos bras, vent. pluie, grêle, gelées. Nous ne permettrons pas que les Réformateurs du monde, les Nouveaux Maîtres, entreprennent de les exterminer, par les méthodes rationnelles de la chirurgie sociale : « Oui ne travaille pas n'a pas le droit de manger. » C'est là un axiome fait pour nous, à notre usage, pour la satisfaction de nos consciences. Sitôt dit, nous n'y pensons plus. Nous honorons trop le travail, nous savons qu'un travail qui n'est plus librement accompli est un travail déshonoré. Au fond, nous ne demandons pas mieux que les parasites vivent à nos dépens, il suffirait qu'ils nous disent merci, s'asseoient au bout de la table, en silence. Mais nous ne pouvons absolument pas admettre qu'ils se croient meilleurs que nous, car une telle prétention est contraire à la justice. Bref, nous admettrons tout ce qu'on voudra, sauf qu'il y ait de l'honneur à ne rien foutre. C'est déjà trop que l'homme français, brusquement arraché jadis à la tradition millénaire des hiérarchies de la profession ou de la naissance, ait dû subir plus d'un siècle, au nom de la science et du progrès, l'apothéose d'un type social présentement anéanti, plus démodé aujourd'hui que celui du seigneur féodal, le Rentier-roi, le Rentier-prêtre, le Rentier-dieu.

Il n'y a pas d'orgueil à être français. Nous tirons vanité de beaucoup de choses auxquelles nous ne tenons nullement, et dont le seul avantage est de déconcerter les imbéciles et surtout d'affliger les hypocrites, car le Pharisien semble bien la seule espèce d'êtres vivants que nous puissions réellement haïr. L'hypocrisie ne blesse pas seulement nos consciences. Elle agit puissamment sur nos nerfs, parce qu'elle provoque en nous le mépris, alors que nous étouffons dans le mépris, que le mépris nous intoxique. Nous ne sommes pas une race méprisante. Le mépris nous donne la jaunisse. Or, l'orgueil n'est qu'une forme de l'hypocrisie, ou plutôt c'est l'hypocrisie généralisée, comme le cancer, l'absorption par le mensonge des plus hautes facultés de l'homme, le jugement et la volonté. Les peuples qui se proclament vertueux ne sont encore qu'au premier stade de l'hypocrisie. L'hypocrisie de la grandeur témoigne d'une espèce d'endurcissement à quoi sans doute, il n'est pas de remède. C'est en ce sens que les nations totalitaires nous inspirent un sentiment complexe qui nous paralyse et qu'elles prennent pour la terreur. Elles devraient nous faire rire et nous ne pouvons plus rire, parce que nous y reconnaissons une sorte de grandeur funèbre. Ce n'est pas assez dire qu'elles sont inhumaines. Elles sont démesurées, sans mesure, énormes pour la minuscule part d'humanité qu'elles contiennent et qui va se diminuant chaque jour. Devrons-nous demain faire face à des hommes ou à des insectes géants? Nos pères de la guerre de Cent ans se laissaient jadis impressionner par le terrible « Hurrah! » des Anglais, qu'ils nommaient d'ailleurs Godons. A ce cri formidable, trois fois répété, scandé par mille poitrines, les pauvres gens, habitués à se battre comme on fait l'amour, deux par deux, front à front, se demandaient si ces diables tenaient ensemble, ne formaient pas qu'une seule bête... Et puis l'Ange de la France, la sage petite bergère du pays de Greux, si « bonne à voir et à entendre », avec sa huque de drap d'or sur son armure blanche, et son regard sans peur, est entrée là-dedans la première. Elle ne se souciait pas plus de ces « hurrah »! que d'une mirabelle. La France sera toujours sauvée par les enfants.

Il n'y a pas d'orgueil à être français. Au fond de tout orgueil, il y a ce vieux levain d'idolâtrie. Nous ne sommes pas un peuple d'idolâtres. Nous sommes le moins idolâtre de tous les peuples. C'est d'ailleurs pourquoi les idolâtres nous accusent de n'être pas un peuple religieux. Nous ne sommes nullement tentés de diviniser quoi que ce soit. Nous sommes le seul peuple qui en plein délire homicide ait dressé non contre Dieu, mais contre lui-même, ainsi qu'un tragique témoignage de sa folie, un autel à la Raison Universelle. Diviniser la raison n'est peut-être pas un acte d'idolâtrie. Mieux vaut diviniser la Raison que la Nature, ou la Race; mieux vaut diviniser la Raison que se diviniser soi-même. Nous ne sommes pas un peuple orgueilleux. Nous ne désirons pas d'être craints. La crainte des autres ne nous inspire ni sécurité ni fierté. A toute minute, la crainte peut s'enflammer ainsi que le courage et devenir sous le nom de panique, plus folle que la plus folle témérité. La crainte des autres empoisonnerait notre air et notre pain. Les peuples qui se réconfortent de la terreur qu'ils inspirent nous paraissent travaillés des mêmes démons de la peur. Ils ressemblent à ces vieilles filles qui par zèle pour la vertu, ont toujours le nez dans les draps ou le panier à linge.

Les deux plus puissants ressorts de la grandeur impériale ont été l'avarice et la peur. Chaque nation conquise ajoutant une crainte de plus aux autres craintes, exaltait le réflexe de défense jusqu'à ce que l'immense corps pourri, la moelle fondue, rendît par tous les orifices le sang et l'or. Les petites tantes nationales, qui excitent à travers tant de siècles, la puanteur musquée de ces hommes velus, voudront me convaincre d'injustice envers l'histoire romaine. C'est le signe d'une grande pauvreté d'esprit de prétendre que la puissance d'un peuple se fonde sur les vertus qui font la noblesse de l'homme. La puissance de l'Empire ne réhabilite pas l'homme romain. Que la distraction nationale d'un peuple héritier — quoique indigne — de la plus humaine des civilisations - ait été le cirque avec ses fastes sauvages, il y a là cependant de quoi faire réfléchir même les cuistres. Personne ne songerait à nier que l'étude des sports britanniques n'apporte aux historiens de l'avenir quelque lumière sur la psychologie de l'Anglo-Saxon. Qu'un citoyen d'ailleurs étranger à toute pratique désintéressée d'un sport quelconque, partageant d'ordinaire ses loisirs entre la table et l'étuve ait été le plus souvent possible s'asseoir sur les bancs du cirque et se distraire à toutes ces saloperies, il m'importe peu qu'il ait construit des ponts, des routes, des aqueducs, nous

qu'il est un porc. L'idée d'enfermer une jeune fille dans un filet pour la voir plus commodément éventrer par un taureau ne peut absolument sortir que de méninges en bouillie.

Je ne parle nullement ainsi pour affliger les professeurs d'humanités, mais parce que l'Empire m'apparaît, précisément comme à eux, ainsi que le type achevé d'un certain ordre de grandeur temporelle. Les dieux d'aujourd'hui ne feront pas mieux, ni de demain. Il n'est inutile d'affirmer qu'un tel ordre de grandeur, en dépit de la propagande scolaire, n'inspire aucun respect aux jeunes Français. L'histoire romaine assomme les jeunes Français. Parmi les livres innombrables écrits pour l'amusement ou l'exaltation des ieunes Français, il n'en est pas un seul à retracer les aventures des fils de Romulus. Ce fait peut rester ignoré parce que la plupart des tâcherons de lettres qui passent pour exprimer, aux yeux de l'étranger, l'opinion nationale, sont d'anciens « forts en thème », fiers de leur qualité de « secondaires ». Pauvres diables! On ne trouverait pas un petit Français sur cent. sur mille qui n'ait fait des vœux pour Annibal et l'éléphant Gétule, pris du contrepoison avec Mithridate, pouffé de rire avec les Gaulois, au nez des sénateurs chauves. Le nom de Rome évoque instantanément la silhouette obèse de Néron, les cuisses épilées d'Héliogabale ou le cheval de Caligula. Ce parti pris n'est pas si absurde qu'on pense. Un petit Français bien né va d'instinct non pas aux institutions, mais à l'homme, juge une civilisation par l'homme qu'elle a formé. Il ne supporte pas dans celle-ci la disproportion du mérite au prestige. — Que ce petit Français soit capable ou non d'exprimer un tel jugement — qui n'est d'ailleurs pas le sien, mais celui de ses aïeux, une sorte de réflexe héréditaire — qu'importe? Qu'importe s'il ignore la distinction essentielle entre la puissance et la gloire pourvu qu'il se défie de l'une et souhaite l'autre, de toutes les forces de son cœur?

Il n'y a pas d'orgueil à être français. Nous aimons trop la gloire. Faute de gloire, nous nous contentons très bien, hélas! d'une vie tranquille et douce éclairée par la sympathie, comme nos paysages par un ciel délicat, rayé du tendre argent de l'averse. « Les Français aiment la gloire » disait Bonaparte, et il n'est pas sûr que ce Corse de sang génois, encore plus politique que soldat, ait donné à ce mot de gloire le même sens que ses grenadiers. Comme tous ceux de sa race, il méprisait les hommes. Qui méprise les hommes ne saurait aimer la gloire, car c'est d'eux que nous la tenons, et elle vaut ce qu'ils valent, après tout. Il n'est pas de gloire sans admiration, pas de véritable admiration sans amour. ni d'amour sans liberté. Cette forme de grandeur

qu'on dit impériale n'a besoin ni d'admiration ni d'amour. Nous n'avons jamais été, nous ne scrons jamais, grâce à Dieu, un peuple impérial. Lorsqu'il écrit ces choses, apparemment si banales, un Français peut poser la plume, recueillir un moment, en silence. On voudrait traduire sa rêverie par quelques phrases un peu triviales car c'est ainsi que nous avons coutume d'exprimer entre nous ce qui doit rester impénétrable aux indifférents ou aux étrangers. L'idée que nous formons de la gloire, si nous réussissions par impossible à l'enfermer dans une de ces définitions logiques dont nous ne sommes que trop prodigues, nous justifierait devant tous. ferait connaître à tous avec le secret de notre vocation temporelle, celui des desseins de Dieu sur notre nation. Mais un Français n'aime pas prononcer le nom de gloire sans sourire, il l'engage trop gravement, lui rappelle d'une manière trop pressante le devoir qui nous incombe et pour quoi nous sommes nés. Il préfère parler d'elle comme de l'amour, avec cette grimace hélas! un peu canaille, qui déconcerte les pharisiens. Oand nous disons gloire, l'étranger parvenu, le manant couronné, l'esclave armé jusqu'aux dents, traduisent instantanément : Puissance. Richesse. Domination. Aussitôt les hommes pieux, nous invitent à mépriser ces vanités. Oue répondre? Nous savons bien que la gloire à laquelle nous pensons n'est ni vanité, ni men-



